

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 7

Artikel: Une partie de jeu : nouvelle : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181281>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de la Lorraine aient appartenu il y a deux siècles à l'empire d'Allemagne, qui a cessé d'exister ?

Il n'y a pas aujourd'hui, vous avez chaque jour l'occasion de vous en convaincre, deux provinces plus françaises de cœur, et où le nom allemand, bien plus encore le nom prussien, inspire, je ne voudrais pas me servir d'une expression trop offensante, inspire plus d'aversion.

Pour justifier l'annexion de cette portion de la France au territoire de l'Allemagne, on a fait valoir encore un autre motif. On a dit qu'il fallait à Votre Majesté et à son peuple des garanties contre une attaque ultérieure de la part de notre pays. Le sens moral et le bon sens sont également blessés par ce langage. C'est comme si un homme qui vient de se battre en duel osait dire, après avoir vaincu son adversaire : « Ce n'est pas assez de lui avoir fait rendre son épée et d'avoir obtenu la réparation à laquelle je me croyais droit, il faut maintenant, pour le réduire à l'impuissance de recommencer, que je lui coupe un ou deux membres essentiels. » Puis comment cette amputation pratiquée sur la France par la prise de deux de ses provinces les plus chères et les plus dévouées pourrait-elle prévenir le retour de la guerre ? Ce serait, au contraire, le moyen, dans un délai prochain, de la rendre absolument inévitable. A peine la respiration sera-t-elle revenue à ce corps haletant et mutilé, que les membres détachés viendront se rejoindre au tronc, et que celui-ci s'agitera dans des convulsions, jusqu'à ce qu'ils lui aient été rendus, ou que la vie l'ait abandonné. Ce sera une guerre d'extermination entre deux grands peuples dont l'intelligence, les richesses et les forces pourraient si bien servir à un meilleur usage. »



Le recensement et le nombre des députés.

Le recensement de la population, effectué le 1^{er} décembre 1870, donne pour le canton de Vaud, ensuite de diverses rectifications, le chiffre de 229,600 habitants. — Il lui manque donc 400 habitants pour avoir un député de plus au Conseil national.

En revanche, le Grand Conseil aura 23 députés de plus, ce qui portera le nombre de ses membres de 212 à 235, lors de son renouvellement en 1874.

Cette augmentation se répartit entre 18 cercles (sur 60) de la manière suivante : Lausanne 5 députés de plus, Montreux 3, Vevey 2, Aigle, Château-d'Œx, le Chenit, Corsier, Grandcour, Grandson, Nyon, les Ormonts, Payerne, Romanel, Ste-Croix, la Tour-de-Peilz, Vallorbe, Villars-sous-Yens et Yverdon, chacun 1 député de plus. — Lutry aura un député de moins à élire, ainsi que Mézières, vu la diminution de leur population.

On sait qu'il y a un député au Grand Conseil par 1000 habitants et pour les fractions en sus de 500. — Pour le Conseil national c'est un député par 20,000 habitants et pour les fractions en sus de 10,000. Le canton de Vaud en compte 11 depuis 1860.



Une partie de jeu.

NOUVELLE

II

Hurrah ! encore vingt-quatre heures d'indépendance complète. Je ne raconterai pas les divers moyens que j'employai pour soutenir ma dignité ; il suffira de dire que je m'en tirai parfaitement, à mon propre jugement, et dans l'après-midi du jour suivant je me trouvai perché sur le siège de la malle-poste de Perth, et traversant au galop le vieux pont de Dunkeld qui conduisait aux Armes d'Athol.

Mon précepteur n'étant pas encore arrivé, je suivis ponctuellement ses instructions quant au dîner, puis je me dirigeai sans but précis du côté du pont pittoresque qui traverse la Tay à cet endroit. Quoique je n'eusse guère l'habitude de réfléchir et d'admirer les beautés de la nature, je ne pus m'empêcher d'être frappé du charme paisible de la scène qui m'entourait. A ma droite s'étendait la propriété du duc d'Athol, dont les forêts de pins commençaient à se colorer à la lumière rougeâtre du soleil couchant ; à ma gauche, une route large suivait les sinuosités de la rivière et conduisait sous des arbres élevés, au bruit de l'eau qui, en bondissant dans son lit de roc, donnait une délicieuse sensation de fraîcheur dans cette chaude atmosphère d'automne.

La lecture, la promenade et le dessin devaient être les principales occupations de nos vacances ; mais Tuxford pêcherait sans doute et je me réjouissais d'être initié aux mystères de l'art. Par une sorte d'entente tacite, nous n'avions pas abordé cette question à Clapham, sachant bien que la mention d'un passe-temps si mondain amènerait une discussion dont le résultat inévitable serait une interdiction absolue.

A deux cents pas plus loin se trouvait un disciple d'Isaac Walton, fouettant de sa ligne l'une des nombreux places d'eau dormante et profonde qui parsèment la rivière. En théorie, je connaissais à fond ce genre de pêche, mais je ne l'avais jamais vu pratiquer, aussi, désirant en suivre de plus près les péripéties, je traversai le pont et suivis la route qui devait me conduire près du pêcheur. Mais, à peine avais-je fait quelques pas que j'entendis derrière moi une course précipitée, et un homme, vêtu d'une manière assez voyante me dépassa en disant :

— Je crois que ce gaillard vient de prendre un gros poisson ; nous pourrons le voir depuis la rive ; venez avec moi. Et il se mit à courir. Excité par sa remarque, je le suivis du même pas, en me précipitant après lui dans un taillis placé entre la route et la rivière, et, une minute plus tard, nous pûmes admirer une magnifique truite déposée dans un panier par le pêcheur. Celui-ci alla plus haut sonder les autres mares, mais sans succès, et moi je restai assis sur la rive avec mon nouveau compagnon, qui discourrait d'une manière assez agréable des divers genres de pêche, mais sans qu'il me parût les connaître réellement, quoiqu'il se vantât d'y avoir des succès fous. Enfin il quitta ce sujet pour me parler du pays environnant qu'il paraissait connaître infiniment mieux que l'art de prendre des poissons.

— Avez-vous été au pont qui gronde ? demanda-t-il. Un endroit étourdissant !... l'une des merveilles de la contrée !... vous l'avez visité, peut-être ?

— Non, je viens d'arriver.

— Oh ! vraiment !... c'est donc vous que j'ai vu descendre de la malle il y a un instant ? Je ne vous avais pas reconnu de prime-abord. Vous vous dirigez vers le nord, je pense ?

— Oui, dis-je avec un peu d'hésitation, j'attends ce soir quelqu'un avec qui je dois continuer mon voyage.

— Oh ! c'est fort agréable. Moi, je vais dans le comté de Sutherland ; un de mes grands amis, sir Percy Binks, y a loué un marais, et il désire que j'aille chasser avec lui. Mon régiment est à Dublin, et comme j'ai un mois de congé, j'ai accepté son invitation. Vous chassez aussi, cela va sans dire ?

Je ne sais comment il advint, mais, en présence de cet homme, je sentis tout à coup que ma nouvelle dignité me glissait entre les doigts, et, comme je voulais la retenir à tout prix, je n'hésitai pas, après une seconde d'indécision, à répondre de ma voix la plus assurée :

— Oh ! oui, je chasse beaucoup, lorsque je suis à la maison.

— Vous habitez le sud, sans doute, continua-t-il. On dit que les oiseaux sont très rares cette année; en est-il de même dans votre comté ?

— Oh ! nous en avons beaucoup, répondis-je, espérant qu'il abandonnerait ce sujet; car, n'étant pas habitué à mentir, je craignais de dire quelque sottise qui diminuerait mon importance. Mais ces observations prirent un tour encore plus dangereux pour moi, car tirant un étui de la poche de son habit de chasse, il en sortit deux cigares et m'en offrit un.

— Avez-vous du tabac ? Vous fumez sans doute ?

Hélas ! hélas ! pourquoi n'avais-je pas acquis cette mâle habitude et comment m'aventurer à en faire l'essai devant lui ? Non-seulement Tuxford le découvrirait immédiatement, mais, ce qu'il y avait de pire, c'est que je savais par expérience le mal que cela me ferait ; une année auparavant j'avais essayé de fumer un demi-cigare que m'avait donné un de mes camarades de Clapham, et le résultat de cet apprentissage avait été une après-midi d'affreuses angoisses dans un hangar à vaches de notre prairie. Je refusai donc sous prétexte que j'allais bientôt dîner.

— Diner ! s'écria-t-il, quelle heure est-il donc ? ma montre est arrêtée, laissez-moi voir à la vôtre ?

Et il fit un mouvement pour tirer ma montre de ma poche.

— Il est un peu plus de cinq heures, dis-je en regardant moi-même à ma montre tandis qu'il retirait promptement sa main.

— Et à quel moment dinez-vous ? pas avant sept heures, je suppose ? Au fait, puisque vous ne voulez pas fumer, nous pourrions faire une promenade. Ce garçon ne prendra plus rien ce soir et nous n'avons rien de mieux à faire qu'à flâner du côté du pont grondant. J'en connais le chemin, il n'est pas très éloigné, la soirée est magnifique, et nous avons du temps de reste.

Il se leva en disant ces mots, et moi, trop heureux de voir qu'il n'insistait pas pour me faire fumer, j'acceptai sa proposition avec empressement.

J'avais lu dans mon guide qu'on pouvait aller au pont grondant de deux côtés différents : l'un par les collines, le long de la rive droite de la Tay, l'autre par la grande route que nous suivions. Mon compagnon insistait pour aller par les collines, prétendant que le chemin était plus agréable, tandis que moi je soutenais qu'il valait mieux suivre la route puisque la nuit approchait. Enfin il consentit à ma proposition, bien qu'à contre-cœur, et il ajouta : — Eh bien, nous irons par ce chemin et nous reviendrons par l'autre.

Pendant que nous continuions notre promenade, sa langue ne cessait d'aller avec une extrême volubilité, et quoique je m'amusasse beaucoup de son habil, je ne pouvais m'empêcher d'observer à part moi qu'il employait parfois des expressions assez singulières, et qu'il écorchait ses mots d'une manière que je n'avais jamais entendue auparavant. Mais qu'est-ce qui n'était pas nouveau pour moi dans ce temps-là ! D'ailleurs, pour des yeux aussi inexpérimentés que les miens, son apparence n'avait rien d'inconvenant; peut-être avait-il l'air un peu *palefrenier*, mais j'étais trop souvent avec les grooms de nos écuries pour en être scandalisé, puisque, malgré mon éducation raffinée, j'avais un goût très décidé pour le sport. Mon loquace ami portait des favoris et une épaisse moustache noire, ce qui n'était pas aussi commun alors qu'aujourd'hui; mais il avait mentionné son régiment, et comme je savais qu'un officier avait le privilège d'être barbu s'il lui plaisait, je me sentis très fier de marcher côté à côté avec un représentant de notre armée. Il était de moyenne taille et avait

de larges épaules, une assez belle figure, des yeux noirs très vifs et un nez légèrement aquilin. Ainsi que je l'ai déjà dit, son costume était très chamarré ; il portait beaucoup de bijoux, et ses grandes mains rouges étaient chargées de bagues étincelantes. Pauvre niais que j'étais ! voir en lui un officier, vraiment ! Si j'avais pu le considérer avec des yeux un peu moins jeunes, je l'aurais pris pour tout au monde avant de m'imaginer que c'était un gentleman comme le sont les officiers bien élevés de l'armée de sa majesté.

(*La suite au prochain numéro.*)

Un voyageur arrive l'autre jour dans un hôtel du grand-duché de Bade et s'adressant à une grosse fille de chambre : « Parlez-vous français ? »

— Nei ! Nei !

— Grosse bête, va !

— Ah ! Ah ! si wend e grosses Bett ; mer hend das !

Et la brave fille qui a compris qu'on lui demandait un grand lit s'empresse de conduire notre homme dans une chambre possédant le plus bel exemplaire du meuble qui s'appelle *Bett*... en allemand.

Deux officiers français se présentent dans un petit hôtel et demandent à loger :

L'hôtesse — une maîtresse femme — leur dit : « Messieurs, je suis désolée, mais pas une chambre de libre, pas un lit de vacant; nous avons eu aujourd'hui beaucoup d'étrangers et de soldats français. »

— Nous sommes officiers, madame, dit un des hommes coiffé de la casquette aux liserés d'or, et nous vous demandons une chambre.

— Je vous répète, messieurs, que la chose m'est impossible.

— Comment ! vous logez des soldats et vous ne logeriez pas des officiers !... Voyons, madame, pas de plaisanterie, s'il vous plaît.

— Je ne plaisante pas, répliqua l'hôtesse d'un ton ferme; si vous aviez eu l'obligeance de me faire savoir quelques jours à l'avance que l'armée de Bourbaki devait passer ici j'aurais pu me mettre en mesure de vous recevoir.

Sur cette réponse aussi fine qu'inattendue, les officiers n'insistèrent pas ; ils tournèrent sur leurs talons.

La livraison de février de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Léopold Robert, d'après sa correspondance inédite, par M. Charles Clément. (Deuxième partie). — II. St-Gothard et Lukmanier. Un projet de compromis entre les deux passages, par M. William Fraisse. — III. La guerre de 1871, par Ed. Tallichet. (Sixième partie). — IV. La campanule de Moretti. Nouvelle, de Miss Thackeray. (Seconde et dernière partie). — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Etudes d'histoire militaire, temps modernes, par F. Lecomte. — Béhâri Lal, histoire d'un brahmane, par Auguste Glardon. — Les monnaies de Grimaldi, prince de Monaco, par Jérôme Rossi.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.